

LE TEMPS

Société Mardi 15 février 2000

Des rats et des hommes

Par Denis Duboule*

Scanner

Vues dans Le Temps, ces publicités suisse alémaniques montrant des rats morts, ou étendus sur une table d'opération. Les légendes expliquent que les animaux étant inutiles pour la recherche médicale, leur utilisation à cette fin devrait être interdite. Au-delà de cette conclusion pleine de nuances, la lecture de ces encarts soulève une question intéressante: pourquoi des rats?

Les animaux sont construits sur des principes universels. Leur fonctionnement est assuré par des mécanismes identiques qui utilisent les mêmes gènes. Pourtant, au mépris de leur droit à l'égalité, chacun d'entre nous classe les animaux selon des critères affectifs. Ce choix illégitime résulte d'un réflexe anthropomorphique: au top, les mammifères bien sûr, dont nous faisons partie. Parmi eux, les animaux proches de nous, soit du point de vue de l'évolution (les singes), soit par leurs fonctions sociales (les chiens et les chats), sont nos petits préférés, ceux à qui nous attribuons le plus de vertus humaines. Imaginons par exemple le même message publicitaire montrant le cadavre d'un chimpanzé! Un choc pour le lecteur qui aurait rejeté en bloc la photo et le message.

Mais inversement, imaginons que cette réclame fasse appel à un animal moins bien classé dans nos hit-parades zoologico-affectifs, bien qu'utilisé en recherche scientifique. Tenez, un oursin par exemple, avec ses piquants. Quelle rigolade! Les oursins ne m'en voudront pas mais, reconnaissons-le, dans ce contexte, entre le singe et les piquants, le rongeur s'imposait.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller jusqu'aux invertébrés à pointes pour trouver des animaux moins égaux que les autres, et même des espèces très proches de nous ne soulèvent guère de compassion. Nos parents les poissons, qui nous ressemblent beaucoup (des vertébrés) et qui sont largement utilisés en recherche biomédicale, en sont la cruelle illustration. Le sort de nos cousines les truites, de leurs longues agonies glacées au plongeon dans l'eau bouillante, ne fait pas pleurer dans les chaumières. Mais les mammifères marins, Flippers du dimanche, eux, sont des stars (à juste titre, bien sûr).

Cette approche subjective du monde animal est ancrée au fond de nous-mêmes. Personne n'est indifférent à la souffrance des singes et le spectacle d'un chat avec des électrodes rebute une majorité de la population. En même temps, on enfume les taupes, sans parler des anti-limaces, insecticides et autres antimites d'utilisation courante. Pour les rats, on dispose même d'un verbe bien français; on dératise!

Les bases de cette hiérarchie irrationnelle sont probablement culturelles et génétiques. Culturelles, car des sociétés différentes n'ont pas forcément les mêmes échelles de valeurs à cet égard. Génétiques peut-être, car cette classification dépend de la présence, chez l'animal, de traits nous rappelant notre condition d'Homo sapiens tels que l'expression de la joie, de la souffrance ou du contentement et qui induisent chez nous des réflexes stéréotypés. Mais alors, l'amour des bêtes ne serait-il qu'une forme déguisée d'humanisme? Il est vrai que beaucoup de propriétaires d'animaux domestiques reconnaissent chez leurs amis à quatre pattes des qualités humaines, peut-être trop rarement exprimées dans notre société, comme la fidélité, l'exclusivité ou l'obéissance...

Peut-être que l'an 2000 nous apportera enfin la solution à ce paradoxe et nous enseignera comment utiliser les bêtes pour le bienfait de l'homme, tout en respectant leur dignité d'animaux? Les progrès

accomplis dans ce domaine depuis une trentaine d'années sont en effet spectaculaires. Il faut simplement souhaiter que les arguments des uns et des autres dépassent le niveau du slogan publicitaire.

* Embryologiste, professeur à l'Université de Genève.

LE TEMPS © 2009 **Le Temps SA**